



Depuis 5 ans, l'association Mieux Vivre organise, dans le cadre de son « Salon du Livre de La Saussaye », le Concours des Jeunes Poètes. Ce concours s'inscrit dans l'action départementale « Place à la Poésie » qui a lieu, cette année, du 8 au 23 mars. Ce concours concerne essentiellement, pour le moment, les élèves des établissements scolaires du canton d'Amfreville-la-Campagne et ceux du lycée André Maurois d'Elbeuf.

Cette année, nous avons lancé notre 1er Concours de Nouvelle : parce que nous avons pensé qu'il fallait associer, de plus en plus, l'écriture à la lecture ; parce que le plaisir d'écrire est partagé bien souvent avec des amis ; parce que naissent en diverses communes des ateliers d'écriture ; parce qu'il nous a semblé important, enfin, de favoriser la communication entre toutes celles et tous ceux qui écrivent et cherchent à exprimer des découvertes et des émotions, des moments de rêve et de fantaisie.

Ce Concours de Nouvelles, nous l'avons voulu ouvert aux jeunes collégiens, lycéens et étudiants mais aussi aux adultes. Et cela, sans condition de lieu de résidence et de nationalité.

Il a été proposé aussi que les textes puissent également être écrits par des groupes d'élèves ou d'adultes ou encore d'amis.

Mais, bien sûr : qu'est-ce qu'une nouvelle ? Nous avons proposé cette définition : c'est un récit bref, présentant une intrigue simple, avec peu de personnages et une fin rapide qui surprend, étonne, intrigue...

A ces contraintes habituelles du règlement, nous en avons ajouté une. Il fallait inclure dans le texte un proverbe japonais : « Si tu es pressé, fais un détour ». Cette phrase pouvait être indépendante du sujet de la Nouvelle. Il était simplement indispensable qu'elle fasse sens dans le récit. Cette citation était un clin d'œil au thème de notre 5ème Salon : « Tours, détours et retours »... une allusion aux parcours, parfois sinueux, de nos vies.

Nous avons reçu 45 nouvelles de plusieurs régions envoyées par des auteurs de tous les âges. Nous avons découvert de vrais talents, des trésors d'imagination, des écritures variées, pleines de malice et d'humour, des pages – en certains cas – porteuses des difficultés et des espoirs de nos vies.

La diversité de ces textes a dissuadé le jury d'attribuer les prix à la façon des « podium » à trois marches, du 3ème au 1er prix... Une manière de reconnaître les genres, les styles et les modes d'expression comme les âges. Nous vous laissons les découvrir.

Nous remercions ces auteurs généreux de leur expression et de leur temps, de l'offrande de ces pages et de ces témoignages d'écriture. Les uns seront heureux d'être « primés », les autres déçus... c'est le lot de tous les concours. Aux uns comme aux autres de prolonger l'engagement dans l'expression écrite et dans ce désir d'échange.

Un grand merci aussi aux membres du jury et à leur présidente, Carole Duplessy-Rousée, une des auteur-e-s présent-e-s à ce 5ème Salon : ses livres font vivre « des personnages qui nous ressemblent ». Un moyen de faire des « retours » sur nous-mêmes.

Nous vous souhaitons de bons moments de lecture et vous donnons rendez-vous pour d'autres partages !

Henry LAMBRECQ  
*Président de l'association Mieux Vivre*

---

# LE COUCOU

Sabine Huchon

---

## Coup de cœur

---

Je roulais vite. L'autoroute défilait, monotone, avec ses panneaux lumineux. "Attachez votre ceinture", "Faites la pause".

Tôt ce matin là, j'avais eu envie de prendre l'air. Ni une ni deux, un léger sac de voyage dans le coffre, direction la côte normande. Dieppe, Cabourg, Deauville ? Peu importait, l'air y serait toujours plus pur qu'à Paris. J'hésitais encore, quand un panneau lumineux particulier annonça : "Si tu es pressé, fais un détour", avec une flèche signalant la prochaine sortie à deux kilomètres. Étais-je vraiment pressée ? Pressée d'arriver à destination, certes. Mais laquelle ? Alors pourquoi pas celle du mystérieux panneau ? Sans plus réfléchir, je mis mon clignotant, sortis de l'autoroute. A partir de maintenant le destin choisirait le lieu où je passerais ces quelques jours de repos enfin accordés par mon entreprise. Et le destin se mit au travail sans tarder. Il me fit traverser quelques bourgades et villages, jusqu'à entendre mes jambes et ma nuque contester : « Il est temps de faire la pause ». Plus efficaces que les panneaux de l'autoroute !

J'étais à La Saussaye, un joli petit village paraissant très ancien, où je décidais de me dégourdir un peu. Je me promenais donc au hasard des rues. Un grand rassemblement plutôt bruyant et dissipé devant la mairie m'attira. Les conversations allaient bon train :

- Voilà où mènent les manipulations génétiques, ruminaient les vieux.
- Evidemment ! A force de construire des centrales électriques ! disaient les écolos.
- C'est à cause des fusées des russes, criait une grand-mère.
- Dis, papa, ça veut dire quoi coucouiller ? demandaient les enfants.
- Rentre à la maison, répondaient les mamans.

Toute cette drôle de cacophonie m'empêchait de comprendre ce qui se tramait dans le village. J'en demandais la cause à un jeune homme plus calme. Il s'étonna.

- Vous ne savez pas ?
- Non, je viens d'arriver. J'habite à Paris.

- Tous les médias du coin en parlent : le coucou a muté ! Tout le monde accuse le réchauffement climatique, les pesticides ou les insecticides. En vrai, personne ne sait rien. N'empêche que les coucous ne chantent plus "coucou". Ils "coucouillent"...

Là, j'eus besoin de m'asseoir sur le premier banc qui se présentait. Un message bizarre sur l'autoroute, des coucous mutants...

- Monsieur le Maire, Monsieur le Maire !

Le maire sortait sur le seuil de la mairie ; je m'y ruais avec le reste de la foule.

- Voici la décision du conseil municipal. Afin de régler notre problème de coucous, nous convoquons immédiatement les plus grands savants: des mathématiciens, des philosophes, des professeurs, des médecins et des vétérinaires, des écrivains, des grands médiums et des sorciers. Nous les accueillerons à la salle des fêtes dès cet après-midi.

Dans les heures qui suivirent, la salle des fêtes fut prise d'assaut et l'on vit des journalistes camper parmi la foule sur les pelouses de la salle des fêtes. L'affaire était sérieuse. Elle ne serait pas résolue le soir même. C'est donc à La Saussaye que le destin avait choisi mon lieu de vacances. Dans ces circonstances, pas facile de trouver une chambre libre. J'en trouvais ma foi une dans un village à proximité.

Trois jours s'étaient écoulés dans l'excitation la plus désopilante et les coucous coucouillaient toujours sans discontinuer. Le quatrième jour, des dizaines de camionnettes de livraison déchargèrent un tas de matériel hétéroclite à la salle des fêtes, d'où filtrait désormais une ribambelle de sons métalliques incongrus. Puis tous les coucous disparurent. On n'entendait plus "coucouille", mais on n'entendait toujours pas le doux coucou des coucous.

Jusqu'au lendemain, où le chef des savants sortit de la salle des fêtes, un large sourire triomphant affiché sur son visage :

- Nous avons trouvé la solution.

Quelques hommes en gilets jaune fluo ouvrirent les portes de la salle des fêtes, et poussèrent vers l'extérieur une grande forme mystérieuse posée sur un socle à roulettes, entièrement recouverte d'une espèce de drap vert. Le silence régna soudain.

- Je tiens à féliciter l'ensemble des personnes ayant participé à notre effort visant à éradiquer le coucouillage des coucous. Comme vous avez pu l'entendre, nous avons fabriqué une grande machine dans laquelle nous avons mis tous les coucous. La machine a effacé de leur mémoire toutes les lettres de l'alphabet, hormis le C, le O et le U. Ainsi, lorsque nous les libérerons, les petits volatiles chanteront à nouveau "coucou".

Il fit un signe discret aux gilets jaunes qui tirèrent à eux le drap géant. Les premiers oiseaux s'envolèrent timidement et silencieusement d'une sorte de machine infernale. A cet instant, un coucou surgit de la machine, se posa sur l'épaule du savant et se mit à chanter :

- Cocu, cocu, cocu...

Les rires crevèrent immédiatement le silence. Les coucous sortaient par dizaines de la machine et s'envolaient très haut et très loin pour que plus personne ne puisse jamais les rattraper.

Je pense que l'histoire s'est arrêtée là. Je ne sais pas ; j'ai repris l'autoroute vers Paris. Mais quand je revins l'année d'après, une rumeur courait : plus une seule femme ne trompait son mari à La Saussaye, de peur qu'un coucou ne se pose sur l'épaule de celui-ci.

---

# EXCUSEZ-MOI, JE SUIS PRESSE

Lysiane Cuvilliers

Emotion, originalité

---

Voilà, ce qui me semble maintenant une éternité, que je suis dans l'attente de ce moment qui devrait être un temps fort de mon existence. Mais je suis tenu à rester là, statique, sans latitude pour pouvoir agir. Que se passe-t-il en réalité ? J'aimerais que l'on m'éclaire sur ce sujet. J'ai la désagréable impression de ne rien maîtriser, de dépendre des autres, de quelqu'un d'autre. Vais-je enfin pouvoir bouger, m'en sortir ou suis-je condamné à l'immobilité ?

J'ai connu des périodes très douces pendant lesquelles je me suis laissé porter par le farniente, sans souci du lendemain, sans autre contrainte que de grandir à l'abri des difficultés.

Très dorloté, je n'ai jamais eu à supporter ni le froid ni la faim. Bien au chaud, je partageais mon lieu de vie avec un compagnon de jeux avec qui dès le réveil j'aimais faire des pirouettes et des galipettes. Certes, nous étions parfois grondés par une petite tape lorsque nous devenions trop remuants mais notre univers était protecteur.

Il m'a aussi été donné de beaucoup voyager pour des vacances dans des conditions variées. Dans mon plus jeune âge, j'ai été autorisé à décoller à bord d'un gros porteur et j'y ai découvert la sensation d'apesanteur. Alors que le pilote annonçait que nous survolions la Méditerranée, j'avais moi, l'impression de nager en eau douce. Surprenant contraste et délicieux instants jusqu'à ce qu'un trou d'air me projette contre mon compagnon. Oui, nous ne nous quittions jamais.

J'ai beaucoup moins aimé la ballade à dos de chameau qui m'a un peu trop secoué. J'aurais bien voulu l'écourter mais je ne savais pas encore suffisamment exprimer mes ressentis. Quant au tour en bateau, vu le remue-ménage autour de moi, je crois ne pas avoir été le seul à ne pas apprécier. J'ai eu envie d'aller prendre l'air mais je me suis retenu. Cette situation s'est reproduite dans d'autres circonstances que je ne saurais expliquer mais j'avais une consigne et je me suis toujours accroché au bastingage. Le programme des déplacements s'est ensuite allégé.

J'ai aussi appris à aimer des musiques tantôt apaisantes qui favorisaient mon endormissement, tantôt rythmées qui me donnaient des ailes pour me faire tourner. Je barbotais dans le bonheur. A l'opposé, j'ai vécu des instants de stupeur, réveillé par des bruits assourdissants qui me faisaient sursauter et qui déclenchaient chez moi une angoisse intense : batterie, dispute ou orage ? Il me faudra un jour apprendre à en faire le discernement.

Et puis progressivement est venu le jour où je me suis senti vraiment moins bien, moins à l'aise. Il est vrai que j'avais grandi, que j'avais pris de la vigueur et que je commençais à avoir la bougeotte et des fourmis dans les jambes. Mon loft me paraissait de plus en plus petit et j'avais envie d'aller voir ailleurs, d'autant plus que mon environnement n'était plus aussi calme et que je percevais des vibrations inhabituelles. Puisque tout s'agitait autour de moi, je décidais d'essayer d'échapper à la vigilance des miens et je cherchais la complicité de mon colocataire. De coup de coude en coup de pied, je lui faisais comprendre que cet enfermement avait assez

duré, que nous pourrions nous associer pour déménager et que la vie devait être possible et même encore plus belle ailleurs.

Mais il semble que mes projets aient été découverts puisque à partir de cet instant, j'ai été victime de représailles. Une main ferme s'appuyait sur moi en lieu et place des caresses antérieures. Voulait-elle me maintenir ou m'expulser ? Je n'en comprenais pas la signification. J'étais pris dans un étau, de fortes pressions m'obligeaient à agir mais je ne savais vers quoi me diriger. Je commençais à avoir mal, à ressentir des douleurs dans mes membres et ma cage thoracique qui s'écrasait. Voulait-on ma mort après m'avoir tant cajolé ?

J'étais maintenant pris d'une soudaine envie de m'évader coûte que coûte et j'exhortais mon acolyte à prendre la poudre d'escampette. Nous étions deux dans la déroute, moi derrière et lui devant à tenter de nous frayer un chemin dans un couloir très étroit que nous ne reconnaissons pas. Il tenait à sa place de premier et à moins de lui faire un croche-pied, je ne voyais pas le moyen de le doubler.

C'est là que me sont revenus en mémoire d'autres moments semblables et je rassemblais mes souvenirs pour tirer profit des précédentes expériences. J'ai donc pris le temps, comme si j'étais allongé sur le divan d'un psychanalyste, de retrouver des sensations anciennes.

Oui, voilà, je suis dans un canal étroit et transparent mais je ne suis pas seul, nous sommes même très nombreux à avoir été sélectionnés, du même acabit, un physique bizarre d'ailleurs, qui ne ressemble pas à ce que je suis aujourd'hui. Serions-nous d'une autre planète ou sommes-nous la réincarnation d'une espèce disparue, une sorte de descendants d'animaux marins, de poissons ? Ce qui expliquerait notre prédilection pour le milieu aqueux.

On s'affaire autour de nous, de gigantesques mains gantelées entourent notre local, des globes énormes semblent nous observer, d'immenses instruments sont prêts à intervenir. Le stress m'étreint, mon inconscient me dit qu'il faut avancer vite. Oui, c'est ça le challenge pour s'en sortir : arriver en tête.

« Excusez-moi, je passe devant vous, je suis pressé !! »

Cette fois, j'avais réussi, j'étais entré le premier dans cette sphère qui attendait impatiemment pour savoir qui serait l'élu. Derrière moi, la porte s'était refermée et nous sommes restés en toute intimité, un moment délicieux où rapidement nous n'avons plus fait qu'un, la récompense. S'en est suivi un parcours un peu difficile jusqu'à ce qu'on transfère ce que j'étais devenu et qu'on m'installe dans un cocon douillet. Très vite, je me suis aperçu que l'habitable était aussi occupé par un deuxième larron semblable à moi avec qui j'avais tout à fait intérêt à coopérer. Nous nous sommes depuis toujours respectés.

La situation est aujourd'hui nettement différente. La souffrance est là, elle me tenaille, m'oblige à prendre une décision de survie. Il faut que je m'échappe de cet endroit devenu hostile, l'instinct me le dicte. L'autre est toujours là devant moi, me bouchant le passage de toute sa carrure malgré mes sollicitations. Je suis collé à lui, le frappe de mes poings, lui donne des coups de pieds mais je ne le sens pas progresser d'un pouce. Je regarde au loin au-dessus de son épaule mais je n'aperçois pas de lumière à l'horizon. Je commence à douter de la direction de la sortie. Ne sommes nous pas en train de nous fourvoyer ? Lassé de subir mes agressions, il essaye de s'engouffrer dans le tunnel la tête la première, mais ne fait qu'une très petite avancée. La situation dégénère et je sens que mon rythme cardiaque baisse, je tente un nouvel assaut et le pousse fortement. Le haut de son corps se tourne vers moi et je crois deviner que son geste désespéré de la main me signifie :

« Si tu es pressé, fais un détour !! »

Mais oui, j'aurais dû y penser depuis longtemps, il me faut trouver un autre passage, même s'il doit être plus long. Je rassemble le peu d'énergie qui me reste et je tente de faire un demi-tour tellement difficile dans un espace aussi exigü, et puis il y a une corde qui s'enroule autour de moi et qui devient bien encombrante. De minute en minute, l'espoir s'amenuise, je ne sais plus comment me diriger, je n'ai plus de force. Je perçois aussi que toute la vie autour de moi ralentit. C'est sans doute la fin, je perds connaissance.

Combien de temps, je ne sais pas mais tout à coup, une grosse poigne enserme mes chevilles et me soustrait au milieu liquide dans lequel je me trouvais, de l'air entre dans mes poumons, une lumière bleue m'éblouit. Vite, fermer les yeux et hurler ma terreur.

La voix du chirurgien accoucheur est plus forte que la mienne.

« C'est le garçon que je sors d'abord, Madame. C'était urgent, il n'y avait pas d'autre issue que la césarienne ».

Gagné ! Parti le dernier, j'arrive le premier ! Et devant une fille en plus !

---

# JOUR 1

## Vincent Aussudre

### Fragment de vie

---

Je marche seul dans la campagne boulonnaise. Je porte encore mon costume et mes chaussures de ville. Mais aujourd'hui ma vie a changé.

Je m'appelle Thierry Dubois, j'ai 34 ans. Hier encore, j'habitais le quartier de Soho dans le centre de Londres. Je travaillais depuis 5 ans dans la banque de financement et d'investissement Rochester Bank, une grande banque britannique nationalisée en 2009. J'étais spécialisé dans le financement du négoce de pétrole brut. J'ai été recruté fin 2007, période où les banques se disputaient les meilleurs traders opérant sur les marchés de l'énergie et des produits agricoles, secteurs extrêmement profitables car très volatiles. Ces trois dernières années, Rochester, comme la plupart des banques de la City, s'est peu à peu désengagé de ce domaine d'activité spéculatif et risqué. De neuf traders sur les matières premières en 2008 dans la salle des marchés, je me suis retrouvé seul. L'euphorie de l'après 2000 avait fait place à une gestion raisonnable, beaucoup moins lucrative mais sans prise de risque excessive et éthiquement inattaquable.

Jusque là, défendu à bout de bras par mon responsable qui appréciait mon travail et surtout la rentabilité de mes opérations, je sentis peu à peu son soutien faiblir, proportionnellement à son désir d'évoluer vers d'autres fonctions. Depuis quelques semaines, nos relations se sont dégradées, sans que je perçoive clairement les raisons de son mécontentement. J'en souffrais. J'ai toujours travaillé avec la confiance de mes managers.

Ma femme Mado m'a quitté il y a bientôt un an après une aventure extra conjugale de quelques mois, qu'elle m'avait cachée. Elle est retournée habiter la région de Nevers en France avec nos deux enfants Paul et Kate, pour se rapprocher de ses parents qui habitent Château-Chinon. Le départ soudain de mon ex-femme ne m'a pas affecté. Rien ne m'a poussé à demander la garde alternée des enfants. Cela aurait contraint Mado à rester à Londres. J'étais alors dans ma bulle, sur la planète finances. Les sensations sont telles dans ce domaine d'activité - excitation des gains réalisés, sentiment exacerbé de puissance, émulation virile - qu'il est très difficile de garder un peu de discernement. Ma vie tournait exclusivement autour du trading. C'était une véritable addiction au même titre que le jeu.

Si je faisais des efforts considérables le week-end pour jouer le père ou le mari conforme à la représentation que je m'en faisais, ni mes enfants, ni surtout ma femme n'étaient dupes. J'étais toujours déphasé, sans aucune initiative qui aurait attesté d'un semblant d'intérêt pour la vie de famille. Ma femme s'en accommodait. Elle gardait ainsi la maîtrise de tout ce qui concernait l'éducation des enfants, la tenue de la maison, les loisirs, nos quelques relations. Paul et Kate n'exigeaient rien de plus que ce que je pouvais leur donner en temps et en affection. Je compensais largement mes absences en les comblant de cadeaux et gadgets en tout genre.

Une des rares fois où je les ai accompagnés au jardin public, ils devaient avoir quatre et six ans, Mado m'a appelé deux heures après notre arrivée au Parc pour me prévenir que les enfants étaient rentrés seuls à l'appartement. Je n'en menais pas large lorsque je retrouvai Mado. Je m'excusai platement sans chercher à me justifier. Ma crédibilité de père était



sérieusement écornée. Ce jour là, je soupçonnai les enfants d'avoir voulu me jouer un sale tour. Ma femme ne m'en a pas voulu mais je ne suis jamais retourné au Parc.

Je n'ai pas vraiment compris les raisons du départ de Mado. Je n'ai jamais eu d'explications, à part un laconique « j'ai quelqu'un dans ma vie ». Feignant l'indifférence, je n'ai pas cherché à en savoir plus.

Un dimanche matin, j'ai emprunté le 4x4 d'un collègue, chargé les affaires de Mado, 3 valises de vêtements, une malle de chaussures, quelques bibelots, les jouets préférés des enfants, leurs vélos et j'ai conduit tout le monde à Château-Chinon. L'accueil de mes beaux-parents fut glacial. Pour eux, qui avait toujours choyé leur fille unique, petite princesse gâtée au delà du raisonnable, je portais seul la responsabilité de l'échec de notre couple.

J'ai embrassé les enfants, ma femme et suis reparti dans la nuit. Le retour fut long et fastidieux sous une bruine continue. L'autoroute A7 puis l'A6, le contournement de Paris par l'est et la lente remontée de l'A1 vers Calais. Après le péage de Fontainebleau, je mâchonnai tristement le sandwich au jambon que m'avait préparé ma belle-mère, sans amour. Passé le shuttle, après m'être assoupi quelques minutes sous le tunnel, je retrouvai le sol britannique sous un épais brouillard. Plus j'approchais de Londres et plus la confiance revenait. L'euphorie me gagnait même lorsque je pénétrais dans Lewisham, la grande couronne londonienne. La perspective de me consacrer entièrement à mon travail nourrissait cet enthousiasme. Je me surpris à chanter à tue tête le « I got Feeling » des Black Eyed Peas, tube planétaire de l'année 2010. Mon Smartphone l'avait sélectionné de façon aléatoire parmi les neuf cents titres beaucoup moins dansants de ma bibliothèque musicale. Je remerciai intérieurement David Guetta pour ce mixage « aux petits oignons ».

Le lendemain matin, après avoir restitué le 4x4, je me dirigeai d'un pas léger vers l'immeuble de la Rochester, l'un des plus prétentieux de la City : quarante-cinq étages surmontés d'une immense enseigne ROCHESTER rouge et or, et une entrée massive plantée de deux colonnes doriques en marbre rose, du pur kitch à l'américaine. Je repris une activité professionnelle normale, y consacrant toute mon énergie. Je fus d'ailleurs récompensé cette année par une rémunération variable parmi les meilleures de notre salle des marchés, et en progression par rapport à 2010. La tendance était pourtant à la baisse sur les bonus cette année là, consécutive à une hostilité croissante de l'opinion publique et à la pression des députés travaillistes.

Il y a quelques semaines j'ai cherché à prendre contact avec l'amant de ma femme. Le moyen le plus simple de le retrouver était d'interroger directement Mado. Après plusieurs relances, de plus en plus insistant, elle finit par céder. Elle me donna son numéro professionnel lorsque nous nous retrouvâmes à Paris pour échanger les enfants. Un an après notre séparation, une année d'amnésie s'agissant de ma vie sentimentale, j'éprouvais le besoin de comprendre. Il aurait été sans doute plus simple de m'adresser directement à Mado. Mais j'ai toujours éprouvé de grandes difficultés à la faire parler d'autres sujets que de considérations pratiques sur les enfants et la maison.

« Rogan Metcalf 567 890 ». Je patientais jusqu'au lundi avant de l'appeler. Fébrile, j'eus toutes les peines du monde à composer son numéro. Il décrocha, je me présentai. Il raccrocha sans dire un mot. Je patientai deux minutes et décidai de composer un texto, « Bonjour, je souhaite vous rencontrer pour vous parler de Mado. Vous ne craignez rien ». Et je terminai mon message par un smiley, confirmant mon esprit bienveillant. Je n'ai pas attendu longtemps. Trois sonneries et je décrochai. Après un bref échange, nous convînmes de nous retrouver le lendemain soir à l'angle de Regents Park devant la station de métro éponyme.

Tous deux d'une ponctualité remarquable, notre premier contact fût assez froid. C'est lui qui s'est avancé vers moi sans hésiter, alors que je n'avais pas pris le temps de lui demander un signe distinctif. Il me reconnut, grâce aux photos de famille que lui avait montrées Mado. Nous échangeâmes quelques banalités sur le temps. Puis, je lui proposai un restaurant dont je connaissais la réputation à quelques rues d'ici, une sorte de paillote chic, spécialisée dans les poissons et crustacés, le Bonnie Gull Seafood Shack.

J'avais très envie d'huîtres et j'en fis part à Rogan. Il esquissa un sourire. « Ah vous les français... comment peut-on avoir une soudaine envie d'huîtres ? Ce n'est tout de même pas ta Madeleine de Proust ? ». Je ne répondis pas mais il avait fait mouche.

Plus grand que moi, il marchait en bombant le torse, le dos cambré, lui donnant une allure martiale. La même carnation rose que le Prince Harry, deux billes bleu acier sous une épaisse chevelure blonde, en désordre, parachevaient le portrait type du rugbyman britannique. Je lui donnais quarante ans. Il respirait la force tranquille. Très mal à l'aise, nous nous installâmes à l'intérieur du restaurant devant la porte des cuisines, les places en terrasse ayant été prises d'assaut en ce début de soirée chaud et lumineux.

Raides comme la justice, tous deux intimidés par cette rencontre incongrue, je pris l'initiative de rompre le silence. Mes mots se précipitèrent et je débitai sans un souffle :

\_ « Racontez-moi votre rencontre avec Mado. Je peux tout entendre. J'ai depuis longtemps digéré notre séparation. »

Inspirant profondément, cherchant visiblement ses mots il me questionna d'une petite voix.

« Quel sentiment vous anime aujourd'hui ? »

« Je ne vous en veux pas. », le rassurai-je

Je décidai de me livrer et surtout de le rassurer sur mes intentions. Je poursuivis un peu solennel :

« Je ne suis pas un mari modèle et ne l'ai jamais été. Je pense que Mado n'était pas malheureuse avec moi. Hormis de rares moments de tension, nous ne nous sommes jamais disputés. Rien ne laissait présager une rupture aussi soudaine. Aujourd'hui, ce qui me chagrine, c'est de n'avoir rien vu, de ne pas m'être rendu compte que ma femme était amoureuse d'un autre homme. C'est bien ce dernier point que j'aimerais éclaircir avec vous... Une dernière question me taraude, pourquoi a-t-elle quitté Londres sans vous ? »

Le serveur vint nous interrompre pour prendre la commande. Nous nous mîmes d'accord sur une bouteille de Sauvignon et une douzaine d'huîtres chacun. D'une voix douce, à peine audible, ce grand gaillard commença à me livrer, avec beaucoup de réserve dans un premier temps, les secrets de sa rencontre avec Mado.

Puis le Sauvignon commença à chauffer les joues et délier les langues. Je relançai opportunément à chaque blanc, avide de savoir. Rogan se mit à nu, ressentant une sorte d'urgence à se confier, à se délester d'un poids, décrivant en détail leur rencontre, leurs rendez-vous, les moments de complicité, l'amour naissant et la passion. Je pénétrai avec avidité dans leur intimité. Je découvrais mon ex femme sous un autre jour. Rogan me la décrivit joyeuse, volubile, spirituelle, sexy, délurée, n'en jetez plus, j'en avais des frissons. Fini de rire. Je réalisai à quel point j'étais passé à côté de Mado, accaparé par mon travail, obnubilé par ma réussite professionnelle, me suffisant à moi même.

Nous attaquions notre deuxième assiette d'huîtres et la seconde bouteille de Sauvignon tandis que l'amant de ma femme m'expliquait sans pudeur ses trucs et astuces pour tromper la sienne : l'utilisation proscrite du portable, la communication quasi exclusive par mails professionnels, les chambres d'hôtel payées en liquide, les séminaires professionnels... Cette litanie de petites trahisons, de complots échafaudés sur l'oreiller commençait à me donner la nausée, ou bien était-ce notre Sauvignon australien? Je n'avais plus les idées très claires. Je me levai, vacillant, repris mon équilibre en m'appuyant des deux poings sur la table. Rogan m'agrippa l'avant bras, se confondant en excuses pâteuses et pathétiques « Je suis désolé mais j'étais malade d'amour, prêt à tout pour passer cinq minutes en sa compagnie, j'ai tout quitté pour elle, ma femme, mes enfants, mon appartement. Je suis seul, c'est terrible, ne m'en voulez pas Thierry... » A peine eus-je entendu ces derniers mots déchirants que j'étais déjà dans la rue hélant un taxi pour rentrer chez moi. La démarche chancelante, aucun des trois taxis que j'interpellai n'eût le courage de s'arrêter pour me prendre.

Au bout de la rue, j'aperçus trois scooters de livraison de pizza alignés devant la petite échoppe Domino's Pizza. Un quatrième, moteur en marche, attendait dans le caniveau son chauffeur qui discutait au comptoir, le casque remonté sur le front. Sans réfléchir, j'enfourchai le deux roues, remontai la béquille et mis les gaz. J'avais déjà cinquante mètres d'avance lorsque j'aperçus dans le rétroviseur un autre cyclomoteur qui me prenait en chasse. Je connais assez bien le quartier et filai vers Cleveland Street, m'engageant à droite dans Maple Street puis Fitzrovia Street où, dans un éclair de lucidité, je décidai d'abandonner ma monture. Je courus jusqu'au square le plus proche me dissimulant derrière un immense platane. J'observai mon poursuivant, arrêta devant le scooter, scrutant alentour et visiblement occupé à passer un coup de téléphone.

J'en profitai pour filer en douce, à travers le bosquet, et me mis à cavalier dans les rues de Londres, euphorique, doper par l'abus d'alcool et très fier de mon incartade. Après vingt minutes de course, à peine dégrisé, j'arrivai au bas de l'immeuble, montai péniblement les deux étages à bout de souffle et m'allongeai tout habillé dans mon lit sans même me déchausser.

Quand je me levai pour uriner à quatre heures du matin, je découvris l'ampleur des dégâts : la porte d'entrée est grande ouverte, j'ai une migraine épouvantable, la table de nuit est renversée et mon beau kilim iranien maculé de vomi dans lequel je viens de mettre le pied.

Les semaines qui suivront cet épisode rocambolesque seront les plus difficiles de ma vie. J'ai le sommeil très perturbé, ponctué de cauchemars qui m'anéantissent au réveil. Je ne supporte plus aucune pression au travail. Tout imprévu m'angoisse. J'ai des palpitations à la moindre contrariété. Pourtant je lutte, de tout mon amour propre. Je lutte jusqu'au jour où mon corps ne répond plus. Ce jour, c'était hier. Robert, mon collègue indien, me sentant défaillir, me tire de mon siège, me prend par le bras et m'accompagne jusqu'à l'appartement où je m'effondre sur mon lit.

Après 12 heures d'un sommeil agité en proie à de violentes crises d'angoisse, je pars travailler, l'estomac noué. J'arrive au bas de l'immeuble Rochester après trente minutes de transport en commun. Au moment de passer entre ces deux colonnes antiques, je ressens une violente douleur au bas ventre et tombe à genou. Je me relève doucement et poussé par une force étrange, comme un instinct de survie, reviens sur mes pas. Je marche lentement, tel un vieillard, vers la station de métro, à contre courant du flot des employés qui déferlent vers les buildings.

L'esprit encore confus, j'émerge doucement. Contesté dans mon travail, sans famille pour me soutenir, je ressens la nécessité de changer d'air et de solliciter de l'aide. J'échafaude péniblement un plan pour fuir cette vie sans issue, devenue insupportable.

Je traverse Londres d'est en ouest pour me retrouver une heure plus tard à New Covent Garden, le plus grand marché aux fruits et légumes du Royaume Uni. Je commence par sortir les deux cartes bancaires de mon portefeuille, les casse en deux, les enroule dans ma cravate et jette le tout dans une poubelle. Avant de réserver le même sort à mon téléphone mobile, j'appelle mon supérieur. Je tombe heureusement sur son répondeur. Sans me justifier, je lui annonce que je quitte Rochester. Je pénètre dans l'enceinte du grand marché couvert, dans le but de trouver un camion pour me conduire en France. J'ai l'embarras du choix, la quasi totalité des fruits et légumes proviennent du sud de l'Europe et transitent donc par la France.

La première tentative est la bonne. C'est une femme d'une cinquantaine d'année, petite, un peu boulotte, les sourcils redessinés, légèrement maquillée, presque élégante avec son foulard en soie noué autour du cou, qui accepte de me prendre dans sa cabine pour traverser la Manche. Je vais passer quatre heures délicieuses avec Yveline. Je l'écoute me parler de sa passion pour son métier, de ses longues journées d'autoroute, rythmées par les programmes de France Inter, ce rendez vous qu'elle ne rate pour rien au monde avec Daniel Mermet. Elle évoque aussi sa solitude, les rencontres furtives avec son grand amour, un chauffeur belge, père de famille, leurs étreintes torrides dans sa cabine, les séparations déchirantes. Pour la première fois de ma vie, je me sens disponible, à l'écoute. Je suis très ému au moment de nous séparer.

Yveline me dépose sur la première aire d'autoroute après Calais. J'ai décidé de poursuivre à pied, sans argent, en sollicitant l'aide des gens que je vais croiser, direction Nevers. Je me remémore soudain le conseil de mon professeur de finance. Dans un tout autre contexte, il nous incitait à prendre du recul, en nous assénant le message suivant, « si tu es pressé, fais un détour ». Il nous mettait ainsi en garde contre les dangers qui guettent le trader, la précipitation, et surtout l'excès de confiance. Pressé, je le suis. J'ai hâte de retrouver mes enfants et plus encore de revoir ma femme, la reconquérir. Pour cela, une vraie remise en question s'impose. Je dois désormais cultiver l'altruisme, apprendre à recevoir, à m'ouvrir aux autres, me rendre disponible. Sept cents kilomètres à pied à demander chaque jour l'hospitalité ne seront pas de trop.

J'escalade le grillage de l'aire de repos, franchit l'autoroute par une passerelle à gibiers et descend dans un vallon encaissé entre deux haies de charmes. Un vent tiède soufflant de la côte me pousse vers l'est, une odeur de terre humide et d'herbe grasse me rappelle mon enfance en Normandie, je casse une branche de noisetier pour m'en faire un bâton et file d'un bon pas à travers la campagne boulonnaise. Je suis heureux, enfin libre.

---

# POESIE AU CIMETIERE

Margaux Dieudonné

## Coup de cœur jeunes

---

« Zombie », « dégénéré », « sale gothique ». Voilà des mots qui reviennent sans cesse dans la bouche des secondes 3 du lycée Flaubert, au plus grand malheur de leur destinataire : Vincent T. En cette matinée d'hiver glacial, Vincent avait retenu ses larmes par trois fois. Il avait courageusement pris place devant la classe, s'était éclairci la voix et avait débuté l'exposé de son poète favori : Alfred de Musset. Vincent avait passionnément détaillé la vie tumultueuse de ce chanteur romantique sans épargner ses frasques amoureuses, ses excès de boisson et ses hallucinations récurrentes. A partir de là, comment expliquer à un tas de petits matheux fermés et puérils que Musset était un génie ? C'était peine perdue, ces petits bourgeois suffisants ne voulaient rien comprendre à la passion littéraire de Vincent et s'amusaient depuis un quart d'heure, dans des mimiques provocatrices du plus mauvais goût, à se taillader les veines, sans que le professeur, cette vieille bêche à lunettes, ne daigne intervenir. Lorsque l'un d'eux cria « A mort le gothique ! », c'en fut trop. Vincent, les yeux pleins de larmes, s'élança vers la porte et prit la fuite.

Sorti du lycée, Vincent n'avait qu'une hâte : rentrer chez lui au plus vite, se faire couler un bain d'eau chaude et relire pour la énième fois « Nuit de décembre ». Dans la précipitation, il avait oublié son sac mais qu'importe, il ne s'agissait là que d'une trousse et d'un cahier. « Qu'ils le déchirent et qu'ils le brûlent, pensa-t-il, ils ne parviendront jamais à me détruire, moi. » Puis il songea qu'il devrait toute sa vie, apprendre, écrire, apprendre et écrire des poèmes, sans jamais s'arrêter, pour ne jamais voir l'abjection de ses pairs, croupissants dans leur froide indifférence. « Se dépêcher et ne pas attendre d'être pris dans leurs filets », voilà ce que se disait Vincent au fur et à mesure qu'il pressait le pas, quand un carillon métallique et sonore l'arrêta net. Vincent tourna la tête à gauche et vit la petite cloche du cimetière, qui sonnait comme chaque matin à neuf heures, l'ouverture du cimetière. Le portail s'ouvrit dans un bruit de ferraille automatique et rouillée et fit jour sur un important mausolée en pierre au teint grisâtre. Tout cela n'était nullement engageant. Cependant, un élément attira l'œil de Vincent : la partie droite de l'édifice laissait voir de petites crevasses rapprochées, semblables à de minuscules lettres sculptées. Serait-ce l'építaphe d'un homme illustre ? Vincent fit quelques pas timides en direction des incisions, sans toutefois oser franchir le seuil de ce palais mortuaire. A mesure qu'il s'approchait, toutes se disciplinaient en verticales et horizontales, si bien que tout à coup, leur unité fit sens et Vincent put lire une phrase pour le moins singulière : « Si tu es pressé, fais un détour ».

« Invitation au voyage ? Si c'est le cas, la destination n'est guère engageante et justement je suis pressé », se dit-il. Comment faire attendre Musset ? Néanmoins, il y avait là-dessous quelque dimension romanesque à explorer. « Qu'ai-je à perdre ? Rien pas même mon temps, car on ne peut pas perdre son temps dans un endroit dénué de vie. » C'est alors qu'il s'enfonça dans la grande allée pentue du cimetière, dûment nommé « Cimetière du Monumental ». En effet, l'infinie vue de Rouen, immense réconfort aux yeux endeuillés et meurtris, était auréolée d'une aura majestueuse et gigantesque, monumentale. Alors que la cathédrale érigeait sa tour en pilier parmi les cieux, le reste de la ville se noyait pleinement dans un brouillard brut et épais. Vincent pensa qu'il aimerait lui-aussi pouvoir se dissiper à travers cette masse nuageuse, non pas pour mourir, mais bel et bien pour prendre du recul sur l'existence. Cette vue en était

la métaphore : il lui semblait que sa vie était une vaste étendue de brouillard, d'où devait un jour percer le bonheur, à la manière de l'arrogante tour-lanterne. Face à ce tableau grandeur nature, Vincent n'en doutait plus : son bonheur finirait par arriver et avec lui, la reconnaissance de ses pairs. Sur ce, Vincent bifurqua à gauche : l'allée de peupliers aux branches nues, dépourvue de point de fuite, le poussait vers un infini qui lui plaisait. Mais son infini à lui, s'arrêtait trente mètres plus loin. Devant un panneau lui indiquant la tombe de ... Gustave Flaubert ! Mais oui ! Son lycée portait ce nom, parce que ce génie, ce gueuleur perfectionniste dormait quelques mètres plus bas ! Arrivé au tombeau, Vincent se rappelait même une anecdote que son prof de troisième se plaisait à répéter : « Le talent de Flaubert était tel, que le jour de son enterrement, la fosse était trop petite. » Et il est vrai qu'à côté de l'énorme pierre tombale de sa mère, la plaque mortuaire du fils prodige était bien ridicule.

Néanmoins, Vincent trouva beaucoup de réconfort auprès de ce nom illustre car Flaubert avait lui-aussi été un ermite, qui, à la fin de sa vie, était totalement coupé du monde. Cet isolement lui avait permis de rédiger en toute sérénité Madame de Bovary, œuvre à la hauteur de son implication. Jusqu' alors complexé par ses tendances casanières, Vincent comprit d'un coup qu'il n'y avait aucune honte à vouloir rester chez soi. Au contraire, il devait faire de cette solitude une force et profiter de cette liberté pour se consacrer pleinement à sa poésie. Un vent d'euphorie souffla sur le cimetière. Vincent était heureux à l'idée de créer : un frisson jouissif parcourut son corps frêle, ses jambes s'engourdirent et ses pieds se faufilèrent sournoisement à travers les ombres du temps. Quelle joie ! Quel bonheur que la sensation retrouvée d'avoir un corps et d'exister ! Porté par son enthousiasme, Vincent dévala la pente du cimetière et se retrouva tête au sol et jambes en l'air dans l'allée n° 8. Derrière elle, se trouvaient des rangées larges de quatre ou cinq tombes puis un petit mur de briques rouges, qui signifiait la frontière avec le monde extérieur. Tout hébété, Vincent se releva tant bien que mal de sa chute et se mit à marcher vers ce rouge lavé, qui lui apparaissait comme l'appel du phare au milieu des rochers flous. Mais il lui était impossible de marcher droit. Ses jambes zigzagèrent de gauche à droite, jusqu'à heurter ce qui lui semblait être le plus gros rocher de l'océan : un rocher froid et granitique sur lequel il bascula et s'éta la de tout son long. « Zut, si quelqu'un me voit affalé sur cette tombe, c'est la honte. » Vincent fit un effort surhumain pour se redresser et faire semblant, au cas où, de se recueillir.

Sur la tombe, Vincent lut une succession de noms, qui ne lui étaient pas inconnus : Raymond Duchamp-Villon, sculpteur ; Jacques Villon, peintre graveur ; Suzanne Duchamp-Crotti, peintre et « D'ailleurs, c'est toujours les autres qui meurent », Marcel ... Marcel Duchamp ! Alors « le génie à la fontaine » dormait soixante mètres en dessous de Flaubert ... quelle coïncidence ! Si Vincent n'était pas un fol admirateur de Duchamp, il vouait toutefois un respect démesuré à cet audacieux, qui avait jeté le chaos dans le monde de l'art, en hissant un banal urinoir au rang de chef-d'œuvre. De fait, Duchamp incarnait pour Vincent la modernité, l'espoir d'une nouvelle avant-garde dont il se promettait d'être un jour la composante. En ce début de siècle, tout était possible. Il suffisait d'avoir foi en ses idées. En cet instant, une incroyable bouffée d'adrénaline envahit son corps. Enveloppé de sérénité, Vincent avait complètement oublié l'incident en classe de ce matin. Il s'enivrait de l'air pur de ce matin de décembre, et pleurait de béatitude devant la tombe d'un homme. Face à la mort, il avait trouvé sa raison de vivre. Tout cela lui inspira des vers, qu'il s'efforçait en vain de mémoriser. Bientôt, il faudrait ouvrir les yeux et remonter le versant du cimetière à toute vitesse, pour ne pas laisser le temps à sa béatitude de disparaître. Bientôt, il faudrait retourner dans le monde réel. Mais désormais, Vincent avait une nouvelle arme pour affronter la vie : la certitude d'exister et de devenir quelqu'un.

---

# NOUVELLE UNITE SPECIALE

Théo M'barali

Lycée

---

Je rampais discrètement jusqu'à l'abri d'une souche pour respirer un grand coup et regarder la position de mon équipe de bras cassés.

Mes deux compagnons étaient loin derrière moi. Stewart, que tout le monde de l'unité spéciale appelait Stew, était un jeune soldat ayant à peine la vingtaine. Un grand stratège plus qu'un homme de terrain. Le deuxième, c'est Bryan, un petit gros avec des rêves bidons de sauvetage de planète contre une civilisation extraterrestre. Deux flemmards innommables, accros à Star Wars.

Une balle dans sa souche le ramena à la dure réalité. J'étais seul cette fois. La mission était de détruire le char ennemi avec le C4 que Bryan avait eu la bonne idée de confondre avec les rations... Nous le blâmions pour ça depuis une bonne demi-heure quand tout avait commencé très vite. Et maintenant nous courrons comme des lapins.

Moi, c'est Nils. Le seul non infirme du trio. J'ai voulu entrer dans l'unité spéciale pour venger mon père tireur d'élite, que l'Etat avait laissé mourir dans « une mission qui le nécessitait ». J'ai d'ailleurs reçu son talent, et je ne le remercierai jamais assez d'alourdir mon sac et mes munitions sans parler qu'il me rende encore plus facile à sacrifier sur l'échiquier de la guerre. Mais je ne suis pas seulement un tireur d'élite, je me suis spécialisé dans les combats de mouvements, pour me rendre précieux et moins facile à sacrifier. J'ai donc un fusil d'assaut comme les autres soldats, mais avec lunette.

C'est toujours ça de moins dans mon sac. J'aperçois enfin mes deux frères d'armes, qui arrivent en trotinant tranquillement. Non mais je rêve. Prend un café aussi, tu veux un beignet ? Un massage ? J'ai envie de leur sauter à la gorge et de les repeindre en rouge, mais non. Pas pour le moment, je les étriperai tout à l'heure.

« \_ Stew ! » je crie pour couvrir les bruits du front. « On fait quoi ? » Oui, demander de l'aide à ce flemmard de première me répugne au plus haut point. Mais que voulez vous, le stratège, c'est lui.

« \_ Nils, on n'a qu'une seule solution, c'est la STEPFUD. » Il crie aussi, mais je lis plus sur ses lèvres que je l'entends. Sa réponse me désespère. La stratégie STEPFUD est un mouvement plus qu'une stratégie, mais nous ne l'avons jamais réalisé parfaitement. Et bien sûr, dans cette stratégie, c'est moi qu'on envoie en vol plané pendant que les deux autres sont bien à couvert. C'est le moment que choisit Bryan pour mordre dans son sandwich. Aucune finesse, aucun tact.

Désespérant.

Je leur fais oui de la tête, et leur résume en signe qu'il faut se rapprocher avant de tenter quoi que ce soit. Ils me suivent avec plus de vélocité qu'avant et Bryan a reposé son sandwich. Dieu merci. Il aurait pu nous faire repérer avec le bruit improbable de sa mâchoire. Mais je suis de mauvaise foi, je dois admettre qu'il y a du progrès : il ne prend plus de chips...

Quand nous sommes suffisamment proches pour entendre les éclats de voix et voir les lumières à travers le feuillage, ils se mettent en position.

C'est-à-dire qu'ils posent leurs paquetages et me saisissent chacun un bras. Moi aussi je dois déposer mon sac et mes affaires superflues. Style kit de survie, lampe torche, gilet pare-balle, munitions, tout pour alléger mon propre poids qui n'est déjà pas bien élevé.

On ne me laisse qu'une grenade, mon arme de service et un unique chargeur. Dans la stratégie STEPFUD, « ça passe ou ça casse » comme je le dis si bien. Ou la victoire ou la mort.

Un ! Deux ! Trois ! Ces deux camarades qui ont eu tôt fait de me vendre à l'ennemi pour tranquillement attendre que je leur donne une occasion d'intervenir, viennent de me propulser dans les airs avec leurs deux forces réunies.

Je tente du mieux que je peux de stabiliser mon vol plané et dans l'ombre, les ennemis ne me voient même pas survoler leurs lignes de défense. A l'origine, dans cette stratégie, je suis censé tirer depuis les airs. Mais tirer sur des ennemis en dessous à grande vitesse pendant un vol plané et surtout pendant la nuit, est plus ou moins aussi difficile que d'éplucher une cerise avec une scie sauteuse.

J'espère que l'image vous parle.

Le plus dur reste néanmoins l'atterrissage. Je retombe sans souci avec la grâce d'un papillon et me défonce le thorax sur une pile de sacs de sable. Trois ennemis sortent du couvert des sacs de sable. En moins d'une seconde, du liquide épais rouge écarlate me dégouline de la poitrine. Je me laisse tomber sur les genoux, et laisse le reste de la mission à mes équipiers. Ils n'y arriveront jamais. Je le sais parce que ça fait une semaine qu'on nous met notre raclée tous les jours dans des missions diverses et variées. Je tombe sur le ventre, avec la même grimace que les derniers jours.

Les lumières se rallument.

Et moi qui croyais que mes deux coéquipiers couraient toujours... non nous sommes tous morts. Ce qui a mis fin à l'exercice. Je me relève et regarde l'étendue des dégâts de la peinture sur mon uniforme de militaire. Je suis bon pour un lavage complet. La voix du commandant nous parvient à travers le mégaphone.

« - L'exercice est terminé mes demoiselles, et c'est l'équipe 12 qui remporte la victoire avec 15 morts et deux capturés à son actif, elle gagne donc 19 points. » Je soupire à la vue de mes deux camarades ligotés bâillonnés et pendus par les pieds. Pitoyables, ils n'ont même pas honte.

Je ramasse mon arme de service que j'ai laissée tomber dans ma fausse chute en espérant que la boue ne s'est pas insinuée dans la crosse. Encore une déception. Ce soir, lavage du fusil au cure-dents... Je vois Joe s'approcher de moi. Apparemment m'avoir tué ne lui suffit pas, il faut aussi qu'il se moque de ma performance, de mon vol-plané, et surtout de mon atterrissage dont il n'a pas du rater une miette. Celui que j'ai le plus envie de mettre dans un mur, c'est lui. Le premier de l'équipe des premiers. Narquois, hautain, il s'attire tout le temps les faveurs de tous nos supérieurs, et il a aussi cette fâcheuse manie de tirer aux bons endroits pour un nettoyage des plus longs. Après un de ses commentaires idiots sur la crème au chocolat qui faisait office de C4, je rentre dans notre appartement commun, moi et mes deux débiles de « frères d'armes ». J'ai juste le temps de mettre un autre uniforme, celui que je viens juste de sortir de la machine, celui que j'ai lavé la veille et qui est encore bien humide.

Merci Joe.



Mes camarades arrivent en discutant, pas le moins du monde atteints par la raclée monumentale que nous venons de nous faire administrer. Je tends l'oreille. Ils parlent encore et toujours, d'une invasion extraterrestre et de l'urgente nécessité de mettre en place un groupe d'interventions intergalactique dont ils seraient les dirigeants à parts égales...

Je sors sans un mot, je n'en peux plus. Je me poste à ma place pour la réunion quotidienne de fin de journée où notre terrible commandant annoncera les scores, les tests du lendemain, et la progression de chaque équipe dans la compétition. Autant passer au plus vite la période la plus dégradante de toute la journée. Comme tous les jours, nous sommes annoncés en dernier avec un score négatif. Non seulement nous n'avons tué et capturé personne, mais en plus, nous sommes tous morts ou capturés avant la fin du temps imparti. Après avoir pour la septième fois subi les moqueries dont Stew et Bryan n'ont pas grand chose à faire, nous retournons dans nos appartements. Et une fois là-bas, je concrétise ma promesse : Je les allume.

Je leur gueule dessus comme à tous les soirs. Je leur passe LE savon. Je leur dit que si ils continuent comme ça, on ne rentrera jamais dans la spéciale. Mais je ne comprends pas pourquoi, ces deux glandeurs sont aussi insensibles aux moqueries qu'aux gueulantes. Je suis frustré. J'aurais au moins voulu qu'ils se repentent qu'ils soient désolés ou qu'ils pleurent leur mamans... Mais non, ils prennent leur souper comme si de rien n'était. Je me douche et me savonne solidement. Il faut du savon pour tout le monde. Et je vais me coucher, en espérant que l'exercice du lendemain ne sera pas trop difficile.

Je me réveille à deux heures du matin. A cause d'un bruit sec et répétitif, encore endormi, je me demande si ce sont mes camarades qui font les idiots si tôt le matin, mais leur flemmardise absolue me rappelle que c'est impossible. Je m'apprête à faire comme si de rien n'était quand un cri de douleur déchirant acheva de me réveiller. J'allume la lampe torche sur ma table de nuit. Ces deux infirmes dorment toujours. Je sais que je ne peux pas compter sur eux. Je mets mon manteau et ce qu'on nous a décrit comme de vraies balles à ma M4, et sort discrètement. Je doute qu'il y ait un véritable danger, mais j'ai toujours été d'une curiosité dévorante. Je me rappelle du cri et je me dirige vers l'endroit d'où il provenait. Je passe devant l'appartement des douze, avec une pensée pour Joe puis le treize, le quatorze... La lumière est allumée dans le quinze. Mon cœur s'accélère. Je m'approche de la porte grande ouverte et je perçois une ombre, dans la lumière de la porte ouverte. L'ombre se déplace avec une rapidité impressionnante et un autre cri déchirant se fait entendre... à peine à un mètre de moi. Mon sang se fige. Naît en moi la peur. J'ai peur. Je me retourne et je cours. Le cri était inhumain, mu par une douleur atroce. Un cri qui reste dans les os pendant un bon moment. Je me glisse dans mon lit et ne ferme plus l'œil. Mon fusil serré contre moi. Tremblant de peur et de honte. Le lendemain, les yeux explosés, je ne dis rien à mes camarades. Et ce jour là, ce que je craignais eut lieu.

L'équipe quinze ne vint pas à l'entraînement.

Les entraînements se passent vite. Je me fais tuer dans les cinq premières minutes le matin comme l'après midi. Je rattrape mon sommeil perdu en faisant le mort. Le soir même, au lieu de gueuler, je raconte tout à mes compagnons. Enfin quelque chose qui les atteint. Bryan ne trouva à dire qu'une seule phrase : « Ils sont là »... Je suis étonné de voir qu'ils me croient sans se poser de questions, et nous dormons tous avec nos armes. Stew nous dit que s'il y avait encore du bruit cette nuit, nous irions voir tous ensemble. J'ai encore une fois honte. Je suis pris de tremblements qui n'échappent pas à mes frères d'armes. C'est peut-être pour ça qu'ils m'ont tout de suite cru. Mais l'avantage d'avoir avec soi des débiles, c'est qu'ils ne rabaisent pas autant que les autres soldats. Au fond, je les aime bien...

Mais ils sont vraiment énervants des fois...

Je ne dors pas avant un bon moment alors que les deux autres ronflent comme des porcs atteignant des niveaux de décibels frôlant la science-fiction. Je me demande si l'équipe dix entend...

A deux heures du matin, je me réveille. Bruit mat et répétitif. Je comprends immédiatement, et, à nouveau saisi par la peur qui me stimule, je me lève, la M4 déjà prête ainsi que mon arme secondaire, j'enlève le cran de sécurité. Et réveille les deux autres, me remémorant le cri. Les deux sont eux aussi déjà prêts, et tendent l'oreille. Le bruit continue. Ils tendent l'oreille, eux aussi, avant de me dire qu'ils ne connaissent pas ce bruit. Non ? Sérieusement ? Tu crois ?

On sort. Mon cœur va de plus en plus vite. Nous n'avons pas fait trois pas qu'un autre cri retentit. Je vois les deux autres pâlir. Nous continuons, aux aguets comme jamais. Et cette fois, c'est le bâtiment quatorze qui est allumé. Une barrière sépare le quinze du quatorze. « Mis en quarantaine ». Deuxième cri. Il est tout proche. Tout frais. On se regarde tous les trois. Je vois le doute passer dans les yeux de Stew et Bryan. J'ai ma phrase toute faite pour les remotiver: « Je crois que c'est un extraterrestre. » En disant cette phrase, je me suis rendu compte que je n'avais peut-être pas tout à fait tort. Je continue.

« Stew, on fait quoi ? » il répond ce à quoi je m'attendais. Il est possible de rentrer dans l'appartement par au dessus. Nous l'avons su pendant notre Bizutage...

STEPFUD.

J'atterris sur le toit et cherche des yeux le conduit d'aération. C'est une grille qui mène juste en dessous. Pas question de me défilier. Je souffle un grand coup, saute à travers la grille et tombe miraculeusement sur mes deux pieds. Je n'ai pas le temps de détailler la créature qui est dos à moi. Je vois juste qu'elle est humanoïde. Elle se tourne vers moi en moins de temps qu'il faut pour le dire et dans le même mouvement, m'arrache mon arme des mains. Ma réaction est instantanée. Comme un réflexe. J'enfonce mon poing dans ce qui semble être son visage. Tout noir avec une ressemblance inquiétante avec le Prédateur. Mais un petit peu plastifié... comme un masque. Prédateur ou pas, l'effet est le même. Il tombe en arrière. La peur me reprend. Je viens de voir son visage horrible. Je tourne la tête pour voir les trois des quatorze morts, ensanglantés, des rictus sur leurs visages qui traduisent une mort horrible. Celle qui m'attend. Je vois mon père. Mes deux frères en danger. L'invention de l'acronyme STEPFUD basé sur un proverbe japonais « Si tu es pressé fais un détour ». La créature se relève en une seconde et se jette sur moi. J'ai le temps de crier « Go ! ».

J'ai rempli ma part du contrat. J'ai donné une occasion d'éliminer la chose, et j'ai déclenché le signal. Au prix de ma propre vie. Au fond c'est tout ce que je suis...

Une pièce à sacrifier.

C'est seulement maintenant que je comprends les véritables enjeux de la STEPFUD. La créature m'étrangle, je ferme les yeux, pour ne pas voir les horreurs. J'entends les bruits des armes de Stew et Bryan. En un instant le corps me tombe dessus. Je suis écrasé par un extraterrestre.

Répugnant.

Je me demande s'il est mort. Je le sens encore respirer. Comme ça au moins je sais que les extraterrestres respirent... Le bon côté, c'est que je suis vivant. Heureusement qu'il n'était pas

armé de super technologie comme dans les films. Je sens un liquide pâteux couler sur mes mains. Comme du sang. Ou de la peinture.

D'un seul coup, les lumières se rallument.

J'entends la voix du commandant : « L'exercice est terminé, les fillettes, l'équipe 11 remporte 75 points pour la liquidation de la cible spéciale et le courage que n'ont pas eu les autres équipes ».

C'est seulement maintenant que je comprends.

Mais maintenant, aussi curieux et soudain que ça puisse paraître, nous sommes en tête du classement.

---

# LE VIRUS DES SENSIBLES

Jeanne François

Collège

---

Rentrer dans la cellule, se faire insulter et repousser, devoir expliquer ce que je viens faire là, rester les vingt minutes demandées, m'en aller.

Recommencer.

Prénom : Raphaël

Nom : Perrez

Date de naissance : 11/07/1985

lieu de naissance : Evenos, France

Accusation : Meurtre de Leïla Perrez. Le 27/01/2013

Leïla Perrez morte : coup à la tête avec un vase, agresseur a frappé de la main gauche, coup pas très violent.

Scénario supposé des enquêteurs : L'accusé frappe la jeune Laure, qui harcelait sa sœur, rentre chez lui et l'annonce à Leïla, qui s'affole en entendant le récit et la violence de son frère. L'accusé panique, prend l'objet le plus proche et la frappe à la tête, mais le coup n'a pas été très violent car l'accusé a hésité un moment dans son geste, ce qui a dû le ralentir.

Récit de l'accusé : « Leïla était ma petite sœur, je l'aimais ! Vous me prenez pour un monstre ? Vous me croyez capable, là, tel que vous me voyez, d'avoir commis le meurtre de la personne que j'aimais le plus au monde ? [...] Leïla m'avait raconté qu'une fille, « Laure », la harcelait, elle l'avait tapée plusieurs fois et l'humiliait en public, alors deux semaines à peu près avant...le...le décès, Leïla m'a écouté et est allée le signaler à la directrice de son collège...

Plus rien ne s'est passé, pendant les deux semaines de l'exclusion temporaire de Laure puis, le 26, elle est revenue du collège pratiquement en sang, elle était paniquée, elle disait que jamais ça ne s'arrêterait. J'en ai eu marre, et j'étais en colère, je suis allée voir Laure et je... je lui ai fait comprendre de ne jamais recommencer, j'ai été très violent, je crois.... Enfin, je sais. Mais je ne savais plus ce que je faisais, je l'ai laissée en sang par terre et je suis reparti en courant. Je ne suis rentré à la maison que très tard, et c'est là que je l'ai retrouvée, il y avait du sang partout et un vase ou un verre cassé à côté d'elle. Je l'ai secouée très fort, je l'ai prise dans mes bras... [sanglots] et ce n'est qu'une heure plus tard que j'ai prévenu la police. Ce que j'ai fait toute la journée ?? J'ai erré dans un parc je crois, je sais plus... »

J'entrai dans la cellule, et y cherchai son occupant quand mon regard fut attiré par des gribouillis à côté du lit, sur le mur, inscrits d'une écriture illisible. Plus mes yeux s'adaptaient à la pièce, plus les gribouillis se multipliaient et je découvris enfin que la totalité des murs était recouverte de cette curieuse phrase que je ne parvenais pas à déchiffrer.

Ce fut sûrement à ce moment là que je ne me sentis plus moi-même et qu'il me sembla regarder la scène en spectatrice et non la vivre. La femme blonde devant moi m'était inconnue.

Elle entra dans la cellule, et y chercha son occupant quand son regard fut attiré par des gribouillis à côté du lit, sur le mur, inscrits d'une écriture illisible. Plus ses yeux s'adaptaient à la pièce, plus les gribouillis se multipliaient et la jeune femme découvrit enfin que la totalité des murs était recouverte de cette curieuse phrase qu'elle ne parvenait pas à déchiffrer. Elle prit

alors conscience de la raison de sa présence et fit mine qu'elle n'avait pas remarqué la nouvelle décoration de la cellule 27.

Elle remarqua Raphaël, assis, les bras encerclant ses genoux. Il semblait tout à fait normal, mais absent, comme si son regard ne regardait pas.

La psychologue se présenta, expliqua qu'elle venait voir comment il allait, mais ne recevant aucune réponse, elle décida d'y aller plus directement, peut-être allait-elle ainsi éveiller sa curiosité :

- Que signifie cette phrase ?

Raphaël leva les yeux vers elle et son expression changea alors, comme elle l'avait espéré.

-« Si tu es pressé, fais un détour. »

Il accompagna sa réponse d'un sourire que son interlocutrice eut du mal à interpréter. Il continua :

-Si vous étiez enfermée dans une cellule de 10 m<sup>2</sup>, pour une raison inexistante, vous aimeriez bien avoir quelque chose, même une simple phrase, à laquelle vous raccrocher, non ?

Il n'attendait aucune réponse. Solène avait pourtant envie d'en discuter avec lui. Il avait l'air d'avoir accepté son enfermement mais il venait pourtant de lui assurer son innocence. Elle ne devait pas parler de leur accusation à ses patients mais elle ne put s'empêcher de demander au détenu :

-Tu peux me raconter, ce qu'il s'est passé ?

Il devint soudain agressif, et elle comprit qu'elle n'aurait pas dû enfreindre la règle :

-Vous pouvez me faire sortir ? Non ! Alors j'ai aucune raison de m'justifier !

Solène comprit qu'il l'invitait à disposer mais elle ne bougea pas, le personnage qu'elle avait en face d'elle la fascinait alors, elle se permit de mentir et d'enfreindre une seconde règle :

-J'ai beaucoup de contacts, tu sais, et si tu es réellement innocent, je pourrais faire en sorte que la justice soit rendue. Raconte-moi.

Il leva une deuxième fois les yeux, il semblait sonder l'âme de la jeune femme, et son regard était si plein d'espoir que la psychologue se jura secrètement qu'elle tiendrait parole. Après avoir longuement regardé Solène, le prisonnier se lança dans son récit. Exactement semblable à son témoignage, mot pour mot, elle aurait pu le réciter, elle avait sa fiche sous les yeux. Pourtant, l'entendre le dire la touchait tellement, et, parfois il se mettait à chuchoter comme s'il se parlait à lui-même. Le sourire qu'il avait lorsqu'il lui décrivait sa sœur était tellement empli de tristesse qu'elle fut alors convaincue que le récit du détenu était celui d'un innocent.

Pendant presque un mois, elle vint le voir tous les jours, avec, chaque fois, l'intention de faire une séance de psychologie comme elle le faisait à chaque détenu mais, chaque fois, quand elle se trouvait devant lui, elle voulait l'entendre parler du procès ou décrire sa vie d'avant.

Elle ressortit, un jour, avec tellement de tristesse pour le jeune homme qu'elle se mit à enquêter un peu sur son avocat, et sur le déroulement du procès. Comme elle ne découvrit rien de fameux, elle se mit à chercher des indications sur le meurtre de Leïla et plus elle

avançait dans ses recherches plus elle s'en sentait concernée. Elle nota alors les dates, les heures du meurtre, les faits exacts du harcèlement de Leïla par la jeune Laure. La raison pour laquelle cette dernière n'avait pas porté plainte contre Raphaël ou encore les alibis de chacun. Elle s'enferma jour et nuit, faisant de cette affaire une affaire personnelle.

Puis elle s'attarda sur chaque personne concernée, rédigeant des fiches sur chacun, elle fournit un travail minutieux, nota toutes les informations qu'elle trouvait, même les plus anodines. Elle réécrivit le scénario en partant du principe que Raphaël était le meurtrier, puis en partant du principe que Laure avait prémédité cet assassinat, elle essaya même de prouver l'hypothèse de l'accident.

Elle n'en dormait plus, et parfois, quand elle se demandait pourquoi elle faisait tout ça, elle fermait les yeux et repensait à cette honte que l'innocent avait d'être triste, les regards d'espoir qu'il avait parfois quand il racontait que quelqu'un veillait sur lui ou encore les sourires énigmatiques qu'il avait parfois en repensant à des souvenirs heureux. Alors, chaque fois qu'elle doutait, elle se disait que tout ça méritait les efforts qu'elle fournissait, et qu'elle finirait par réussir à rétablir la vérité.

Au bout d'une longue nuit où elle n'avait encore pas dormi, la jeune psychologue décida de faire un bilan des éléments qu'elle avait, triant ses feuilles et les relisant, elle s'aperçût qu'elle n'apportait rien de nouveau à l'enquête et que toutes ses recherches n'avaient mené nulle part. Elle n'avait rien d'une enquêtrice, elle était une simple psychologue ! Comment avait-elle pu croire un seul instant qu'une idiote comme elle réussirait à résoudre une affaire classée ?

Comment s'était-elle retrouvée dans cette situation ? Elle se sentait tellement mal, elle ne pouvait pas abandonner maintenant, après tout ce qu'elle avait fait, même en sachant que jamais elle n'y arriverait.

Il fallait qu'elle demande qu'on rouvre l'enquête, mais sans qu'on s'aperçoive à quel point elle s'en était mêlée...

Tout en réfléchissant, son crayon traçait des traits sur une feuille, sa main s'agitait à son insu. Elle regarda la feuille, par automatisme elle avait écrit « si tu es pressé, fais un détour », soudainement elle eut envie de la récrire, alors c'est ce qu'elle fit. Elle remplit ainsi une dizaine de feuilles et quand elle s'arrêta enfin et qu'elle contempla ses œuvres, elle se mit à rire. Un éclat de rire, bruyant, réel et impossible à arrêter.

Qu'est ce qu'elle était idiote !

Elle savait ce qu'elle avait à faire : chercher des éléments nouveaux, n'ayant pas été traités au cours de l'enquête. Elle était, comme elle l'avait sûrement toujours été, convaincue de l'innocence de son patient. Son client. Il fallait qu'elle se mette dans la peau d'une avocate.

Mais elle chercha d'abord d'où venait cette curieuse phrase, cette phrase qui l'appelait à chaque instant, comme un diable qui voudrait la faire sombrer dans la folie.

Elle apprit que c'était un proverbe japonais, comme ceux qu'elle découvrait, petite, dans les papillotes à Noël, elle lut ensuite sur un blog quelconque ce que ce proverbe pouvait bien vouloir dire : « le plus court chemin n'est pas forcément la ligne droite. Pour arriver au résultat rapidement, il ne faut pas nécessairement foncer droit devant. Il faut prendre le temps d'analyser les faits, d'écouter chaque partie. Attaquer de front risque fort de provoquer le résultat inverse, des blocages ..... ».

Elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi cette phrase aidait Raphaël à tenir mais dans tous les cas, ce que cette phrase signifiait venait de lui ouvrir l'esprit et elle était prête à faire n'importe quel détour pour arriver à ses fins.

Elle écrivit le proverbe de sa plus belle écriture sur un petit carton, qu'elle afficha au mur faisant face à son bureau, pour se donner du courage.

Elle continua alors ses recherches avec encore plus de détermination qu'avant, elle chercha dans des choses tellement éloignées du sujet central qu'elle s'y perdit, et, quand elle retrouva sa route elle se perdit une nouvelle fois, volontairement. Bizarrement, cela l'aidait. C'était comme un jeu.

Alors qu'elle continuait son « jeu », Solène se pencha un peu plus sur les détails concernant le portrait qu'on avait fait du meurtrier, le coup avait été donné de la main gauche et d'une moindre force. Raphaël est gaucher, mais c'est homme très fort, comment, dans un moment si tendu avait-t-il pu se contrôler et donner un coup si léger ? Alors qu'il n'avait pas su se contrôler avec Laure.... Les enquêteurs interprétaient ça comme de la culpabilité, du doute ou des remords... mais avait-il vraiment pu éprouver tout ça en seulement quelques secondes et dans la panique qui l'avait gagné ?

Elle pensa alors à Laure, elle reprit la fiche qu'elle avait faite sur son deuxième suspect et la lut plusieurs fois, elle était tellement imprégnée de l'histoire et concernée par le dénouement qu'elle espérait qu'elle se mit à se parler à elle-même, et même si elle devait sembler folle, cela l'aidait à mieux réfléchir et comprendre les faits :

-Laure est ambidextre, mais elle utilise d'avantage et avec plus d'adresse sa main droite, si elle s'était trouvée dans la pièce avec Leïla à ce moment là, et que l'objet le plus proche était à sa gauche, elle aurait bien pu l'attraper et frapper la sœur de Raphaël quand elle lui tournait le dos... En plus, la force du coup pourrait être expliquée par le fait que Laure soit une fille, donc qu'elle ait une force inférieure à celle de Raphaël, et qu'elle utilise moins sa main gauche, donc que le coup ait été donné moins habilement et d'une force inférieure que si elle l'avait donné de sa main droite.

Ce fut comme une révélation, Solène avait alors tout compris, ce qu'il s'était passé, pourquoi on avait accusé Raphaël, tout... Elle écrivit négligemment son scénario. Laure avait été frappée par Raphaël, après s'être remise de ses émotions, l'adolescente s'était rendue chez les Perrez pour faire payer sa sœur. Leïla, en l'apercevant couverte de blessures, s'était excusée mais commençait à paniquer, voyant la colère de la blessée. Quand Leïla s'était retrouvée dos à elle, Laure avait attrapé le premier objet venu, à sa gauche, et l'avait frappée à la tête une fois. Laure n'avait pas pour but de tuer la sœur de Raphaël, elle voulait juste se venger et faire comprendre qu'elle n'allait pas arrêter. Dans la panique, Laure s'était enfuie et avait passé l'après-midi avec sa mère pour se faire un alibi.

Elle appela immédiatement le commissariat qui s'était chargé de l'enquête, et, afin d'éveiller la curiosité de son interlocuteur, elle expliqua simplement qu'elle avait des éléments compromettants et qui pourraient faire rouvrir une affaire classée et qu'elle requérait une entrevue. Son stratagème fonctionna puisqu'elle obtint un rendez vous le lendemain même, dans l'après-midi.

Solène passa sa première grande nuit de sommeil depuis des mois, et se réveilla tout sourire avec l'espoir d'une journée pleine de fierté et de joie.

Le matin, après s'être habillée de son plus beau tailleur, en prévision de l'entrevue plus tard dans la journée, elle emmena à la prison tous ses dossiers, toutes ses feuilles et reprit avec l'accusé le déroulement des événements, ils retracèrent ensemble tout le scénario, mettant des images sur chaque action.

La psychologue le fit réfléchir à chaque petit détail pouvant se révéler utile. Elle aimait le regard du jeune homme qui semblait s'illuminer quand un souvenir lui revenait. Ce regard, qui était si terne à leur première rencontre, avait cette lumière d'espoir qui l'émouvait tant.

Quand elle sortit de la pièce, l'accusé resta assis, et son regard changea, n'importe qui l'aurait interprété comme un regard de haine et de vengeance mais la jeune blonde savait qu'il pensait tellement fort que rien ne lui importait plus et qu'il voulait un moment de solitude.

Elle rentra chez elle pour déjeuner, et s'interdit de toucher à l'affaire. Elle devait revenir dans la réalité, sortir de ses dossiers. Mais elle était stressée, elle ne voulait pas que le policier voie en elle à quel point elle s'était laissée influencer par les regards et les attitudes de l'accusé. Elle décida donc de donner comme excuse qu'en tant que psychiatre, elle pensait que le portrait psychologique qu'elle avait dressé du détenu ne collait pas avec le meurtre et qu'elle s'était donc lancée dans une légère étude de l'affaire.

Elle se rendit au commissariat en avance, on la fit attendre une dizaine de minutes et enfin, le chef du département la reçut... Il était assez petit, avait un visage rond et joufflu et une épaisse moustache. C'était la parfaite réplique de la caricature connue d'un policier, il avait pourtant l'air très apprécié et très accueillant !

On lui demanda son nom, son prénom ainsi que d'autres informations utiles.

Ensuite, le chef du département revint avec une curiosité dissimulée. Il l'emmena dans une salle de réunion, et lui demanda de lui expliquer de A à Z la raison de sa venue.

Elle commença alors le conte de sa première visite, expliqua comment elle en était arrivée à étudier l'affaire. Puis, elle résuma la déposition de chacun au tribunal, ainsi que la conclusion des enquêteurs sur le déroulement des actes.

Enfin, et ce fut ce qui lui prit le plus de temps, elle expliqua toutes ses démarches, les conclusions qu'elle en avait tiré mais elle épargna toute l'histoire à propos du proverbe japonais.... Comme si elle avait honte.

Pendant toute la durée de l'entrevue, elle n'avait cessé d'essayer de vérifier que le policier n'avait pas lu en elle la femme fragile et touchée par le malheur d'un patient.

L'homme avait semblé boire ses paroles, il fronçait les sourcils quand elle évoquait un passage qu'elle avait eu plus de mal à élucider et souriait quand, par maladresse, elle faisait tomber ses papiers mais continuait à expliquer sans cesse comme les enfants récitant leur poésie.

Pendant une semaine entière après cette entrevue, Solène avait rendez vous tous les jours au commissariat, pour mettre au clair certaines choses avec l'équipe qui était chargée de l'enquête à présent rouverte ou pour qu'on lui explique la suite des événements.

On lui annonça que Raphaël allait passer devant un jury composé de quatre avocats ou juges, afin d'obtenir une liberté conditionnelle en attendant le procès. Quand elle apprit ceci, la jeune femme esquissa un sourire distant, comme par politesse, mais quand elle rentra chez elle, elle en pleura de joie.



Solène ne pouvait pas assister au passage de Raphaël mais elle l'attendit à la sortie de la salle afin qu'il lui raconte comment cela s'était passé et attendre que le jury délibère.

Plusieurs heures plus tard le jury sorti et annonça la nouvelle tant attendue.

« L'accusé Raphaël Perrez se voit attribué une liberté conditionnelle jusqu'à nouvel ordre et jusqu'à son nouveau procès, le 29 mars 2014 où l'ultime jugement sera donné. »

Une semaine plus tard, après avoir ramassé ses affaires et qu'on l'ait équipé d'un bracelet électronique de surveillance, Raphaël put sortir de la prison. Solène était présente, mais il ne lui adressa pas un seul regard, il fonça droit devant. La jeune femme en fut blessée mais comprenait... Il avait de la fierté et ne voulait pas montrer son soulagement et sa tristesse, cependant, elle aurait peut-être aimé un peu de reconnaissance.

Pendant deux semaines, la jeune psychiatre n'eut aucune nouvelle de Raphaël, pas même un appel ou un « merci ».

Mais au bout de ces deux longues semaines pendant lesquelles elle ne cessait de réfléchir, de changer d'avis, de culpabiliser ou encore de déprimer, Solène entendit de sa douche, la voix du présentateur radio qui annonçait :

« Le corps la jeune adolescente Laure Escoh, âgée de 15 ans a été retrouvé au bord de l'autoroute hier soir. Un automobiliste s'était arrêté afin de se soulager et a aperçu le corps mal camouflé sous un tas de feuilles. L'identification fut très difficile à réaliser car la jeune fille était complètement dévisagée, il lui manquait deux dents à l'avant et... Elle a été tué...environs..... coups..... .. .. »

On ne peut pas dire que Solène retomba violemment dans son corps et dans le présent car, en réalité, elle tombait, et elle ne cessait de tomber. Mais quand elle atterrit, après ce moment de flottement, comme quand on se réveille d'un cauchemar, ce fut tellement violent, qu'elle suffoqua, de la même façon que si on lui avait donné un coup dans l'estomac.

On ne peut pas dire que je retombai violemment dans mon corps et dans le présent car, en réalité, je tombais, et je ne cessais de tomber. Mais quand j'atterris, après ce moment de flottement, comme quand on se réveille d'un cauchemar, ce fut tellement violent, que je suffoquai, de la même façon que si on m'avait donné un coup dans l'estomac.

Je compris alors beaucoup de choses, comme j'avais pu être malléable, il m'avait cernée dès le début ! J'étais une jeune psychiatre qui rêvait de refaire le monde et d'aider les gens, il s'était créé un personnage au moment précis où on lui avait annoncé la venue d'une psychologue, il avait tout préparé, sa position innocente à notre première rencontre, les écritures aux murs ... Le seul mensonge qu'il n'avait pas fait était peut-être justement que cette phrase avait réellement du sens pour lui, son but, celui pour lequel il avait accepté de faire n'importe quel détour, c'était de sortir et de faire son coup. Et moi, j'avais été le détour qu'il avait vu arriver, il s'était dit qu'une femme comme moi, aussi naïve et avec autant d'espoir en chacun, en l'humanité serait facile à convaincre. Je compris également certains sourires, ceux que j'interprétais comme des sourires mélancoliques pour lui donner une excuse et faire taire mon instinct, ces sourires énigmatiques étaient simplement des sourires de victoire qu'il n'avait pas réussi à dissimuler. Comme il devait me trouver sotté ! Comme je me trouvais sotté ! Je pensais avoir son destin entre les mains, je croyais avoir réalisé le rêve humain, celui d'aider et de rendre justice, mais j'étais simplement une fille bien trop rêveuse et qui avait trop d'espoir pour penser du mal des personnes qui se trouvaient en face de moi. Il avait trouvé et préparé

chacun de ses mots, chacune de ses phrases pour me toucher, il avait même dû s'entraîner à jouer le contraire de son réel Lui... Dans la douche, l'eau coulait et ne cessait de couler.

# **JURY**

*Sous la présidence de*

**Carole Duplessy-Rousée**  
(écrivain)

**Soizic Forni**  
(infirmière)

**Françoise Hédou**  
(rédactrice)

**Blandine Lambrecq**  
(enseignante)

**Héloïse Lecaude**  
(enseignante)

**Sébastien Lefebvre**  
(libraire)

**Marie-Agnès Melocco-Caron**  
(enseignante)

**Olivier Ternon**  
(médecin)

## MERCI A NOS SOUTIENS ET AMIS

*L'organisation d'un salon du livre nécessite des soutiens et des conseils, des appuis et des amitiés ! Nous remercions Monsieur Didier Guérinot, maire de La Saussaye et son conseil municipal. Merci à Monsieur Daniel Leho, conseiller général et président de la Communauté de communes, à Monsieur Jean-Louis Destans, président du Conseil général, à Monsieur François Loncle, député de notre circonscription, aux maires des communes voisines et à leurs conseils municipaux, à Madame Jeanne-Marie Rendu de la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Haute-Normandie, à Madame Sophie Fauché de l'Agence Régionale du Livre et de la Lecture et à l'équipe de la Médiathèque départementale de l'Eure.*

*Merci également aux enseignants qui ont motivé et guidé les enfants et les jeunes sur les chemins de la poésie.*

*Nous n'oublions pas nos amis de la Société des Auteurs de Normandie et de la Fédération Française des Salons du Livre pour leur amical accompagnement.*



**SOUSCRIVEZ,  
ADHÉREZ !**

**MIEUX VIVRE**  
27 rue Abbé Bellemin  
27370 La Saussaye

☎ 02 35 87 46 82  
mail: [mieuxvivre.asso@free.fr](mailto:mieuxvivre.asso@free.fr)  
site: <http://mieux.vivre.voila.net>

L'association **MIEUX VIVRE**, organisatrice du salon du livre de La Saussaye, propose des manifestations et activités mensuelles pour contribuer à développer l'échange et la rencontre, la découverte et le partage.

Ces soirées d'information et de débat, de loisirs et de culture sont destinées à tous les publics.

***Adhérez et soutenez notre action !***

## L'équipe « Mieux Vivre »

Eric Bobée • Annick Boizard • Danielle et François Eurin • Guillemette Faille

Jacques Forestier • Pierre Foursin • Blandine Frémaux • Terez Gigante

Marc Lachambre • Blandine Lambrecq • Colette et Henry Lambrecq • Joëlle Le Largue

Patrick Leloup • Marie-Agnès Melocco • Christine Pouliade • Marguerite Simar

Michel Taisne • Olivier Ternon